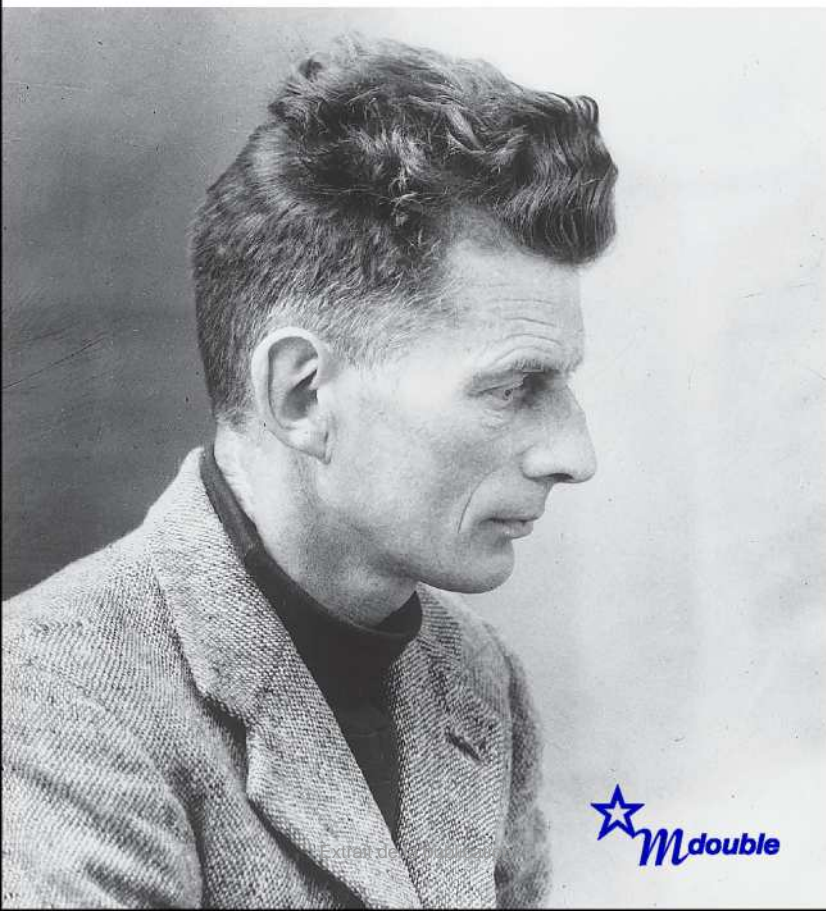


SAMUEL BECKETT

MOLLOY



Mdouble

MOLLOY

OUVRAGES DE SAMUEL BECKETT



Romans et nouvelles

Bande et sarabande
Murphy
Watt ("double", n° 48)
Premier amour
Mercier et Camier ("double", n° 38)
Molloy ("double", n° 7)
Malone meurt ("double", n° 30)
L'Innommable ("double", n° 31)
Nouvelles (L'expulsé, Le calmant, La fin) et Textes pour rien
L'Image
Comment c'est
Têtes-mortes (D'un ouvrage abandonné, Assez, Imagination morte imaginez, Bing, Sans)
Le Dépeupleur
Pour finir encore et autres foirades (Immobile, Foirades I-IV, Au loin un oiseau, Se voir, Un soir, La falaise, Plafond, Ni l'un ni l'autre)
Compagnie
Mal vu mal dit
Cap au pire
Soubresauts

Poèmes

Les Os d'Écho
Poèmes, *suivi de* Mirlitonades

Essais

Proust
Le Monde et le pantalon, *suivi de* Peintres de l'empêchement
Trois dialogues

Théâtre, télévision et radio

Eleutheria
En attendant Godot
Fin de partie
Tous ceux qui tombent
La Dernière bande, *suivi de* Cendres
Oh les beaux jours, *suivi de* Pas moi
Comédie et actes divers (Va-et-vient, Cascando, Paroles et musique, Dis Joe, Acte sans paroles I, Acte sans paroles II, Film, Souffle)
Pas, *suivi de* Quatre esquisses (Fragment de théâtre I, Fragment de théâtre II, Pochade radiophonique, Esquisse radiophonique)
Catastrophe et autres dramaticules (Cette fois, Solo, Berceuse, Impromptu d'Ohio, Quoi où)
Quad et autres pièces pour la télévision (Trio du Fantôme, ... que nuages..., Nacht und Träume), *suivi de* L'épuisé *par* Gilles Deleuze

SAMUEL BECKETT

MOLLOY

suivi de

« *Molloy* : un événement littéraire, une œuvre »
par Jean-Jacques Mayoux



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1951/1982 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

Extrait de la publication

I

Je suis dans la chambre de ma mère. C'est moi qui y vis maintenant. Je ne sais pas comment j'y suis arrivé. Dans une ambulance peut-être, un véhicule quelconque certainement. On m'a aidé. Seul je ne serais pas arrivé. Cet homme qui vient chaque semaine, c'est grâce à lui peut-être que je suis ici. Il dit que non. Il me donne un peu d'argent et enlève les feuilles. Tant de feuilles, tant d'argent. Oui, je travaille maintenant, un peu comme autrefois, seulement je ne sais plus travailler. Cela n'a pas d'importance, paraît-il. Moi je voudrais maintenant parler des choses qui me restent, faire mes adieux, finir de mourir. Ils ne veulent pas. Oui, ils sont plusieurs, paraît-il. Mais c'est toujours le même qui vient. Vous ferez ça plus tard, dit-il. Bon. Je n'ai plus beaucoup de volonté, voyez-vous. Quand il vient chercher les nouvelles feuilles il rapporte celles de la semaine précédente. Elles sont marquées de signes que je ne comprends pas. D'ailleurs je ne les relis pas. Quand je n'ai rien fait il ne me donne rien, il me gronde. Cependant je ne travaille pas pour l'argent. Pour quoi alors ? Je ne sais pas. Je ne sais pas grand'chose, franchement. La mort de ma mère, par exemple. Était-elle déjà morte à mon arrivée ? Ou n'est-elle morte que plus tard ? Je veux dire morte à enterrer. Je ne sais pas. Peut-être ne l'a-t-on pas enterrée

encore. Quoi qu'il en soit, c'est moi qui ai sa chambre. Je couche dans son lit. Je fais dans son vase. J'ai pris sa place. Je dois lui ressembler de plus en plus. Il ne me manque plus qu'un fils. J'en ai un quelque part peut-être. Mais je ne crois pas. Il serait vieux maintenant, presque autant que moi. C'était une petite boniche. Ce n'était pas le vrai amour. Le vrai amour était dans une autre. Vous allez voir. Voilà que j'ai encore oublié son nom. Il me semble quelquefois que j'ai même connu mon fils, que je me suis occupé de lui. Puis je me dis que c'est impossible. Il est impossible que j'aie pu m'occuper de quelqu'un. J'ai oublié l'orthographe aussi, et la moitié des mots. Cela n'a pas d'importance, paraît-il. Je veux bien. C'est un drôle de type, celui qui vient me voir. C'est tous les dimanches qu'il vient, paraît-il. Il n'est pas libre les autres jours. Il a toujours soif. C'est lui qui m'a dit que j'avais mal commencé, qu'il fallait commencer autrement. Moi je veux bien. J'avais commencé au commencement, figurez-vous, comme un vieux con. Voici mon commencement à moi. Ils vont quand même le garder, si j'ai bien compris. Je me suis donné du mal. Le voici. Il m'a donné beaucoup de mal. C'était le commencement, vous comprenez. Tandis que c'est presque la fin, à présent. C'est mieux, ce que je fais à présent ? Je ne sais pas. La question n'est pas là. Voici mon commencement à moi. Ça doit signifier quelque chose, puisqu'ils le gardent. Le voici.

Cette fois-ci, puis encore une je pense, puis c'en sera fini je pense, de ce monde-là aussi. C'est le sens de l'avant-dernier. Tout s'estompe. Un peu plus et on sera aveugle. C'est dans la tête. Elle ne marche plus, elle dit, Je ne marche plus. On devient muet aussi et les bruits s'affaiblissent. À peine le seuil franchi c'est ainsi. C'est la tête qui doit en avoir

assez. De sorte qu'on se dit, J'arriverai bien cette fois-ci, puis encore une autre peut-être, puis ce sera tout. C'est avec peine qu'on formule cette pensée, car c'en est une, dans un sens. Alors on veut faire attention, considérer avec attention toutes ces choses obscures, en se disant, péniblement, que la faute en est à soi. La faute ? C'est le mot qu'on a employé. Mais quelle faute ? Ce n'est pas l'adieu, et quelle magie dans ces choses obscures auxquelles il sera temps, à leur prochain passage, de dire adieu. Car il faut dire adieu, ce serait bête de ne pas dire adieu, au moment voulu. Si l'on pense aux contours à la lumière de jadis c'est sans regret. Mais on n'y pense guère, avec quoi y penserait-on ? Je ne sais pas. Il passe des gens aussi, dont il n'est pas facile de se distinguer avec netteté. Voilà qui est décourageant. C'est ainsi que je vis A et B aller lentement l'un vers l'autre, sans se rendre compte de ce qu'ils faisaient. C'était sur une route d'une nudité frappante, je veux dire sans haies ni murs ni bordures d'aucune sorte, à la campagne, car dans d'immenses champs des vaches mâchaient, couchées et debout, dans le silence du soir. J'invente peut-être un peu, j'embellis peut-être, mais dans l'ensemble c'était ainsi. Elles mâchent, puis avalent, puis après une courte pause appellent sans effort la prochaine bouchée. Un tendon du cou remue et les mâchoires recommencent à broyer. Mais c'est peut-être là des souvenirs. La route, dure et blanche, balafrait les tendres pâturages, montait et descendait au gré des vallonnements. La ville n'était pas loin. C'étaient deux hommes, impossible de s'y tromper, un petit et un grand. Ils étaient sortis de la ville, d'abord l'un, puis l'autre, et le premier, las ou se rappelant une obligation, était revenu sur ses pas. L'air était frais, car ils avaient leur manteau. Ils se ressemblaient, mais pas

plus que les autres. Un grand espace les séparait d'abord. Ils n'auraient pas pu se voir, même en levant la tête et en se cherchant des yeux, à cause de ce grand espace, et puis à cause du vallonnement du terrain, qui faisait que la route était en vagues, peu profondes mais suffisamment, suffisamment. Mais le moment vint où ensemble ils dévalèrent vers le même creux et c'est dans ce creux qu'ils se rencontrèrent à la fin. Dire qu'ils se connaissaient, non, rien ne permet de l'affirmer. Mais au bruit peut-être de leurs pas, ou avertis par quelque obscur instinct, ils levèrent la tête et s'observèrent, pendant une bonne quinzaine de pas, avant de s'arrêter, l'un contre l'autre. Oui, ils ne se croisèrent point, mais ils firent halte, tout près l'un de l'autre, comme souvent le font, à la campagne, le soir, sur une route déserte, deux promeneurs qui s'ignorent, sans que cela ait rien d'extraordinaire. Mais ils se connaissaient peut-être. Quoi qu'il en soit, maintenant ils se connaissent et se reconnaîtront je pense, et se salueront, même au plus profond de la ville. Ils se tournèrent vers la mer qui, loin à l'est, au-delà des champs, montait haut dans le ciel pâlisant, et ils échangèrent quelques paroles. Puis chacun reprit son chemin, A vers la ville, B à travers des régions qu'il semblait mal connaître, ou pas du tout, car il avançait d'un pas mal assuré et s'arrêtait souvent pour regarder autour de lui, comme celui qui cherche à fixer dans son esprit des points de repère, car un jour, peut-être, il lui faudra revenir sur ses pas, on ne sait jamais. Les traîtres collines où avec effroi il s'engageait, sans doute ne les connaissait-il que pour les avoir vues de loin, de la fenêtre de sa chambre peut-être, ou du sommet d'un monument un jour de chagrin où, n'ayant rien de spécial à faire et cherchant dans l'altitude un réconfort, il avait payé ses

trois ou six pence et gravi jusqu'à la plate-forme l'escalier en colimaçon. De là il devait tout voir, la plaine, la mer et puis ces mêmes collines que d'aucuns appellent montagnes, indigo par endroits dans la lumière du soir, se pressant les unes derrière les autres à perte de vue, traversées par des vallées qu'on ne voit pas mais qu'on devine, à cause du dégradement des tons et puis à cause d'autres indices intraduisibles en mots et même impensables. Mais on ne les devine pas toutes, même de cette hauteur, et souvent là où on ne voit qu'un seul flanc, qu'une seule crête, en réalité il y en a deux, deux flancs, deux crêtes, séparés par une vallée. Mais ces collines, maintenant il les connaît, c'est-à-dire qu'il les connaît mieux, et si jamais cela lui arrive de les contempler à nouveau de loin ce sera je pense avec d'autres yeux, et non seulement cela mais l'intérieur, tout cet espace intérieur qu'on ne voit jamais, le cerveau et le cœur et les autres cavernes où sentiment et pensée tiennent leur sabbat, tout cela bien autrement disposé. Il a l'air vieux et cela fait pitié de le voir aller tout seul après tant d'années, tant de jours et de nuits donnés sans compter à cette rumeur qui se lève à la naissance et même avant, à cet insatiable *Comment faire ? Comment faire ?*, tantôt bas, un murmure, tantôt net comme le *Et comme boisson ?* du maître d'hôtel, et puis souvent se gonflant jusqu'au rugissement. Pour s'en aller tout seul en fin de compte, ou presque, par des chemins inconnus, à la nuit tombante, avec un bâton. C'était un grand bâton, il s'en servait pour se pousser en avant, et puis pour se défendre, le cas échéant, contre les chiens et les maraudeurs. Oui, la nuit tombait, mais l'homme était innocent, d'une grande innocence, il ne craignait rien, si, il craignait, mais il n'avait besoin de rien craindre, on ne pouvait rien contre lui, ou

si peu. Mais ça, il l'ignorait sans doute. Moi-même, à condition d'y réfléchir, je l'ignorerais aussi. Il se voyait menacé, dans son corps, dans sa raison, et il l'était peut-être, malgré son innocence. Que vient faire l'innocence là-dedans ? Quel rapport avec les innombrables agents du malin ? Ce n'est pas clair. Il portait un chapeau pointu, à ce qu'il me semblait. J'en fus frappé, il m'en souvient, comme je ne l'aurais pas été par une casquette, par exemple, ou par un melon. Je le regardai s'éloigner, gagné par son inquiétude, enfin par une inquiétude qui n'était pas nécessairement la sienne, mais dont il faisait en quelque sorte partie. C'était, qui sait, mon inquiétude à moi qui le gagnait lui. Il ne m'avait pas vu. J'étais juché au-dessus du niveau le plus élevé de la route et plaqué par-dessus le marché contre un rocher de la même couleur que moi, je veux dire gris. Qu'il aperçût le rocher, c'est probable. Il regardait autour de lui, je l'ai déjà fait remarquer, comme pour graver dans sa mémoire les caractéristiques du chemin, et il dut voir le rocher à l'ombre duquel j'étais tapi, à la façon de Belacqua, ou de Sordello, je ne me rappelle plus. Mais un homme, à plus forte raison moi, ça ne fait pas exactement partie des caractéristiques d'un chemin, car. Je veux dire que si par extraordinaire il doit un jour repasser par là, après un long laps de temps, vaincu, ou pour chercher une chose oubliée, ou pour brûler quelque chose, c'est le rocher qu'il cherchera des yeux, et non pas le hasard à son ombre de cette chose bougeante et fugitive qu'est la chair encore vivante. Non, il ne me vit certainement pas, pour les raisons que j'ai données et puis parce qu'il n'avait pas la tête à cela, ce soir-là, pas la tête aux vivants, mais plutôt à ce qui ne change pas de place, ou en change si lentement qu'un enfant s'en moquerait, sans parler

d'un vieillard. Quoi qu'il en soit, je veux dire qu'il me vît ou qu'il ne me vît pas, je répète que je le regardai s'éloigner, aux prises (moi) avec la tentation de me lever et de le suivre, de le rejoindre même peut-être un jour, afin de mieux le connaître, afin d'être moi-même moins seul. Mais malgré cet élan vers lui de mon âme, au bout de son élastique, je le voyais mal, à cause de l'obscurité et puis aussi du terrain, dans les plis duquel il disparaissait de temps en temps, pour ré-émerger plus loin, mais surtout je crois à cause des autres choses qui m'appelaient et vers lesquelles également mon âme s'élançait à tour de rôle, sans méthode et affolée. Je parle naturellement des champs blanchissant sous la rosée et des animaux cessant d'y errer pour prendre leurs attitudes de nuit, de la mer dont je ne dirai rien, de la ligne de plus en plus affilée des crêtes, du ciel où sans les voir je sentais trembler les premières étoiles, de ma main sur mon genou et puis surtout de l'autre promeneur, A ou B, je ne me rappelle plus, qui rentrait sagement chez lui. Oui, vers ma main aussi, que mon genou sentait trembler et dont mes yeux ne voyaient que le poignet, le dos fortement veiné et la blancheur des premières phalanges. Mais ce n'est pas d'elle, je veux parler de cette main, que je veux parler à présent, chaque chose en son temps, mais de cet A ou B qui se dirige vers la ville d'où il vient de sortir. Mais au fond, son allure qu'avait-elle de spécialement urbain ? Il était nu-tête, il portait des espadrilles, il fumait un cigare. Il se déplaçait avec une sorte de paresse flânante qui à tort ou à raison me semblait expressive. Mais tout cela ne prouvait rien, ne réfutait rien. Il était peut-être venu de loin, de l'autre bout de l'île même, il allait vers cette ville pour la première fois peut-être ou y retournait après une longue absence. Un petit chien

le suivait, un poméranien je crois, mais je ne crois pas. Je n'en étais pas sûr au moment même et encore aujourd'hui je ne le suis pas, bien que j'y aie très peu réfléchi. Le petit chien suivait bien mal, à la façon des poméranien, s'arrêtait, faisait de longues girations, laissait tomber, je veux dire abandonnait, puis recommençait un peu plus loin. La constipation chez les poméranien est signe de bonne santé. À un moment donné, préétabli si vous voulez, moi je veux bien, le monsieur revint sur ses pas, prit le petit chien dans ses bras, ôta le cigare de sa bouche et plongea son visage dans la toison orangée. C'était un monsieur, cela se voyait. Oui, c'était un poméranien orangé, plus j'y songe plus j'en ai la conviction. Et pourtant. Or ce monsieur serait-il venu de loin, nu-tête, en espadrilles, un cigare à la bouche, suivi d'un poméranien ? N'avait-il pas plutôt l'air issu des remparts, après un bon dîner, pour se promener et pour promener son chien, en rêvant et pétant, comme le font tant de citadins, quand il fait beau ? Mais ce cigare n'était-il pas en réalité un brûle-gueule peut-être, et ces espadrilles des chaussures cloutées blanchies par la poussière, et ce chien qu'est-ce qui l'empêchait d'être un chien errant qu'on ramasse et prend dans ses bras, par compassion ou parce qu'on a erré longtemps seul sans autre compagnie que ces routes sans fin, que ces sables, galets, marais, bruyères, que cette nature qui relève d'une autre justice, que de loin en loin un codétenu qu'on voudrait aborder, embrasser, traire, allaiter, et qu'on croise, les yeux mauvais, de crainte qu'il ne se permette des familiarités. Jusqu'au jour où, n'en pouvant plus, dans ce monde qui pour vous est sans bras, vous attrapez dans les vôtres les chiens galeux, les portez le temps qu'il faut pour qu'ils vous aiment, pour que vous les aimiez, puis les jetez. Il en était

peut-être là, malgré les apparences. Il disparut, la chose fumante à la main, la tête sur la poitrine. Je m'explique. Des objets en voie de disparition c'est bien à l'avance que je détourne mes regards. Les fixer jusqu'au dernier moment, non, je ne peux pas. C'est en ce sens qu'il disparut. Les yeux ailleurs je pensais à lui, je me disais, Il se rapetisse, se rapetisse. Je me comprenais. Je savais que je pourrais le rejoindre, tout estropié que j'étais. Je n'avais qu'à le vouloir. Et cependant non, car je le voulais. Me lever, gagner la route, me lancer en clopinant à sa poursuite, le héler, quoi de plus facile. Il entend mes cris, se retourne, m'attend. Je suis tout contre lui, contre le chien, haletant, entre mes béquilles. Il a un peu peur, un peu pitié de moi. Je le dégoûte passablement. Je ne suis pas joli à voir, je ne sens pas bon. Ce que je veux ? Ah ce ton que je connais, fait de peur, de pitié, de dégoût. Je veux voir le chien, voir l'homme, de près, savoir ce qui fume, inspecter les chaussures, relever d'autres indices. Il est bon, il me dit ceci et cela, m'apprend des choses, d'où il vient, où il va. Je le crois, je sais que c'est ma seule chance de – ma seule chance, je crois tout ce qu'on me dit, je ne m'y suis que trop refusé dans ma longue vie, maintenant je gobe tout, avec avidité. Ce dont j'ai besoin c'est des histoires, j'ai mis longtemps à le savoir. D'ailleurs je n'en suis pas sûr. Alors voilà, je suis fixé sur certaines choses, je sais certaines choses sur lui, des choses que j'ignorais, qui me tracassaient, des choses même dont je n'avais pas souffert. Quelle langue. Je suis même capable d'avoir appris quel est son métier, moi qui m'intéresse tellement aux métiers. Dire que je fais mon possible pour ne pas parler de moi. Dans un instant je parlerai des vaches, du ciel, vous allez voir. Alors voilà, il me quitte, il est pressé. Il n'avait pas l'air pressé, il flânait, je l'ai

déjà fait remarquer, mais après trois minutes d'entretien avec moi il est pressé, il doit se dépêcher. Je le crois. Et je suis à nouveau je ne dirais pas seul, non, ce n'est pas mon genre, mais, comment dire, je ne sais pas, rendu à moi, non, je ne me suis jamais quitté, libre, voilà, je ne sais pas ce que ça veut dire mais c'est le mot que j'entends employer, libre de quoi faire, de ne rien faire, de savoir, mais quoi, les lois de la conscience peut-être, de ma conscience, que par exemple l'eau monte à mesure qu'on s'y enfonce et qu'on ferait mieux, enfin aussi bien, d'effacer les textes que de noircir les marges, de les boucher jusqu'à ce que tout soit blanc et lisse et que la connerie prenne son vrai visage, un non-sens cul et sans issue. Je fis donc bien sans doute, enfin aussi bien, de ne pas me déranger de mon poste d'observation. Mais au lieu d'observer j'eus la faiblesse de retourner en esprit vers l'autre, vers l'homme au bâton. Ce fut alors à nouveau les murmures. Rame-ner le silence, c'est le rôle des objets. Je me disais, Qui sait s'il n'est pas simplement sorti prendre l'air, se décriper, se dégourdir, se décongestionner le cer-veau en faisant affluer le sang aux pieds, afin de s'assurer une bonne nuit, un heureux réveil, un len-demain enchanteur. Portait-il seulement une besace ? Mais cette démarche, ces regards anxieux, cette mas-sue, peut-on les concilier avec l'idée qu'on se fait de ce qu'on appelle un petit tour ? Mais ce chapeau, c'était un chapeau de ville, suranné mais de ville, que le moindre vent emporterait au loin. À moins qu'il ne soit attaché sous le menton, au moyen d'un cordon ou d'un élastique. J'ôtai mon chapeau et le regardai. Un long lacet le relie, depuis toujours, à ma boutonnière, toujours la même, quelle que soit la saison. Je vis donc toujours. C'est bon à savoir. La main qui s'était saisie du chapeau et qui le tenait

toujours, je l'éloignai autant que possible de moi et lui fis décrire des arcs. Ce faisant je regardai le revers de mon manteau et le vis s'ouvrir et se refermer. Je comprends maintenant pourquoi je ne portais jamais de fleur à la boutonnière, assez ample pourtant pour en recevoir tout un bouquet. Ma boutonnière était réservée à mon chapeau. C'était mon chapeau que je fleurissais. Mais ce n'est ni de mon chapeau ni de mon manteau que je désire parler à présent, ce serait prématuré. J'en parlerai sans doute plus tard, quand il s'agira de dresser l'inventaire de mes biens et possessions. À moins que je ne les perde d'ici là. Mais même perdus ils auront leur place, dans l'inventaire de mes biens. Mais je suis tranquille, je ne les perdrai pas. Mes béquilles non plus je ne les perdrai pas. Mais je les jetterai peut-être un jour. Je devais me trouver au sommet, ou sur les flancs, d'une éminence peu ordinaire, sinon comment aurais-je pu plonger mes regards sur tant de choses proches et lointaines, fixes et mouvantes. Mais que venait faire une éminence dans ce paysage à peine ondulé ? Et moi qu'étais-je venu y faire ? C'est ce que nous allons essayer de savoir. D'ailleurs ne prenons pas ces choses-là au sérieux. Il y a, paraît-il, de tout dans la nature et les lusus y abondent. Et je confonds peut-être plusieurs occasions différentes, et les heures, au fond, et le fond c'est mon habitat, oh pas le fin fond, quelque part entre l'écume et la fange. Et ce fut peut-être un jour A à tel endroit, puis un autre B à tel autre, puis un troisième le rocher et moi, et ainsi de suite pour les autres composants, les vaches, le ciel, la mer, les montagnes. Je ne peux pas le croire. Non, je ne mentirai pas, je le conçois facilement. Qu'à cela ne tienne, poursuivons, faisons comme si tout était surgi du même ennui, meublons, meublons, jusqu'au plein noir. Ce qui est sûr, c'est

que l'homme au bâton ne repassa pas par là cette nuit-là, car je l'aurais entendu. Je ne dis pas que je l'aurais vu, je dis que je l'aurais entendu. Je dors peu et le peu que je dors je le dors le jour. Oh pas systématiquement, dans ma vie démesurée j'ai tâté de tous les sommeils, mais à l'époque que je découvre je faisais mon somme le jour et, qui plus est, le matin. Qu'on ne vienne pas me parler de la lune, il n'y pas de lune dans ma nuit, et si cela m'arrive de parler des étoiles c'est par mégarde. Or de tous les bruits de cette nuit-là pas un ne fut celui de ces lourds pas incertains, de cette massue dont par moments il frappait la terre à la faire trembler. Que c'est agréable d'être confirmé, après une période plus ou moins longue de vacillation, dans ces premières impressions. C'est sans doute ce qui tempère les affres du trépas. Non pas que je le fusse de façon concluante, je veux dire confirmé dans ma première impression au sujet de – attendez – de B. Car les charrettes et tombereaux qui un peu avant l'aube passèrent avec un bruit de tonnerre, amenant au marché fruits, œufs, beurre et fromage, dans l'un d'eux il avait peut-être pris place, vaincu par la fatigue ou par le découragement, voire mort. Ou il avait pu rentrer en ville par un autre chemin, trop distant pour que je pusse entendre ce qui s'y passait, ou par des petits sentiers à travers champs, foulant silencieusement l'herbe et pilonnant un sol muet. Ce fut ainsi que je tirai cette nuit lointaine, partagé entre les murmures de mon être poliment perplexe et ceux si différents (tant que ça ?) de tout ce qui reste et passe entre deux soleils. Pas une seule fois une voix humaine. Mais les vaches, au passage des paysans, appelant en vain pour qu'on vienne les traire. A et B, jamais je ne les revis. Mais je les reverrai peut-être. Mais saurai-je les reconnaître ? Et suis-je sûr de ne

jamais les avoir revus ? Et qu'est-ce que j'appelle voir et revoir ? Un instant de silence, comme lorsque le chef d'orchestre frappe sur son pupitre, lève les bras, avant le fracas des colles. De la fumée, des bâtons, de la chair, des cheveux, le soir, au loin, autour du désir d'un frère. Ces haillons je sais les susciter, pour en couvrir ma honte. Je me demande ce que ça veut dire. Mais je ne serai pas toujours dans le besoin. Mais à propos du désir d'un frère je dirai que m'étant réveillé entre onze heures et midi (j'entendis l'angélus, rappelant l'incarnation, peu de temps après) je résolus d'aller voir ma mère. Il fallait, pour me résoudre à aller voir cette femme, des raisons présentant un caractère d'urgence, et ces raisons, puisque je ne savais quoi faire, ni où aller, ce fut pour moi un jeu d'enfant, d'enfant unique, de m'en remplir l'esprit, jusqu'à ce que toute autre préoccupation en fût bannie et que je me prisse à frémir à la seule idée que je pourrais être empêché de m'y rendre, je veux dire chez ma mère, séance tenante. Je me levai par conséquent, ajustai mes béquilles et descendis sur la route, où je trouvai ma bicyclette (tiens je ne m'attendais pas à ça) à l'endroit même où j'avais dû la laisser. Cela me permet de remarquer que, tout estropié que j'étais, je montais à bicyclette avec un certain bonheur, à cette époque. Voici comment je m'y prenais. J'attachais mes béquilles à la barre supérieure du cadre, une de chaque côté, j'accrochais le pied de ma jambe raide (j'oublie laquelle, elles sont raides toutes les deux à présent) à la saillie de l'axe de la roue avant et je pédalais avec l'autre. C'était une bicyclette acatène, à roue libre, si cela existe. Chère bicyclette, je ne t'appellerai pas vélo, tu étais peinte en vert, comme tant de bicyclettes de ta promotion, je ne sais pourquoi. Je la revois volontiers. J'aurais plaisir à la détailler.

Elle avait une petite corne ou trompe au lieu du timbre à la mode de vos jours. Actionner cette corne était pour moi un vrai plaisir, une volupté presque. J'irai plus loin, je dirai que si je devais dresser le palmarès des choses qui ne m'ont pas trop fait chier au cours de mon interminable existence, l'acte de corner y occuperait une place honorable. Et quand je dus me séparer de ma bicyclette j'en enlevai la corne et la gardai par-devers moi. Je l'ai toujours je crois, quelque part, et si je ne m'en sers plus, c'est qu'elle est devenue muette. Même les automobiles d'aujourd'hui n'ont pas de corne, dans le sens où je l'entends, ou rarement. Quand j'en repère une, dans la rue, par la vitre baissée d'une automobile en stationnement, souvent je m'arrête et l'actionne. Il faudrait récrire tout cela au plus-que-parfait. Parler de bicyclettes et de cornes, quel repos. Malheureusement ce n'est pas de cela qu'il s'agit mais de celle qui me donna le jour, par le trou de son cul si j'ai bonne mémoire. Premier emmerdement. J'ajouterai donc seulement que tous les cent mètres à peu près je m'arrêtais pour me reposer les jambes, la bonne aussi bien que la mauvaise, et non seulement les jambes, non seulement les jambes. Je ne descendais pas à proprement dire de selle, je restais à califourchon, les deux pieds par terre, les bras sur le guidon, la tête sur les bras, et j'attendais de me sentir mieux. Mais avant de quitter ces sites enchanteurs, suspendus entre la montagne et la mer, abrités de certains vents et ouverts à tout ce que le midi apporte, dans ce pays damné, de parfums et de tiédeurs, je m'en voudrais de taire le terrible cri des râles qui courent la nuit dans les blés, dans les prairies, pendant la belle saison, en agitant leur crécelle. Cela me permet, par surcroît, de savoir quand débuta cet irréel voyage, pénultième d'une forme pâissante entre for-

mes pâliſſantes, et que je déclare ſans autre forme de procès avoir débuté dans la deuxième ou troisième ſemaine de juin, au moment c'eſt-à-dire pénible entre tous où ſur ce qu'on appelle notre hémisphère l'acharnement du ſoleil atteint ſon maximum et que la clarté arctique vient piſſer ſur nos minuits. C'eſt alors que les râles ſe font entendre. Ma mère me voyait volontiers, c'eſt-à-dire qu'elle me recevait volontiers, car il y avait belle lurette qu'elle ne voyait plus rien. Je m'efforcerai d'en parler avec calme. Nous étions ſi vieux, elle et moi, elle m'avait eu ſi jeune, que cela faiſait comme un couple de vieux compères, ſans ſexe, ſans parenté, avec les mêmes ſouvenirs, les mêmes rancunes, la même expectative. Elle ne m'appelait jamais fils, d'ailleurs je ne l'aurais pas ſupporté, mais Dan, je ne ſais pourquoi, je ne m'appelle pas Dan. Dan était peut-être le nom de mon père, oui, elle me prenait peut-être pour mon père. Moi je la prenais pour ma mère et elle elle me prenait pour mon père. Dan, tu te rappelles le jour où j'ai ſauvé l'hirondelle. Dan, tu te rappelles le jour où tu as enterré la bague. Voilà de quelle façon elle me parlait. Je me rappelais, je me rappelais, je veux dire que je ſavais à peu près de quoi elle parlait, et ſi je n'avais pas toujours participé personnellement aux incidents qu'elle évoquait, c'était tout comme. Moi je l'appelais Mag, quand je devais lui donner un nom. Et ſi je l'appelais Mag c'était qu'à mon idée, ſans que j'eusse ſu dire pourquoi, la lettre g abolissait la ſyllabe ma, et pour ainſi dire crachait deſſus, mieux que toute autre lettre ne l'aurait fait. Et en même temps je ſatisfaiſais un beſoin profond et ſans doute inavoué, celui d'avoir une ma, c'eſt-à-dire une maman, et de l'annoncer, à haute voix. Car avant de dire mag on dit ma, c'eſt forcé. Et da, dans ma région, veut dire papa. D'ailleurs pour moi

la question ne se posait pas, à l'époque où je suis en train de me faufiler, je veux dire la question de l'appeler ma, Mag ou la comtesse Caca, car il y avait une éternité qu'elle était sourde comme un pot. Je crois qu'elle faisait sous elle, et sa grande et sa petite commission, mais une sorte de pudeur nous faisait éviter ce sujet, au cours de nos entretiens, et je ne pus jamais en acquérir la certitude. Du reste cela devait être bien peu de chose, quelques crottes de bique parcimonieusement arrosées tous les deux ou trois jours. La chambre sentait l'ammoniaque, oh pas que l'ammoniaque, mais l'ammoniaque, l'ammoniaque. Elle savait que c'était moi, à mon odeur. Son vieux visage parcheminé et poilu s'allumait, elle était contente de me sentir. Elle articulait mal, dans un fracas de râtelier, et la plupart du temps ne se rendait pas compte de ce qu'elle disait. Tout autre que moi se serait perdu dans ce babil cliquetant, qui ne devait s'arrêter que pendant ses courts instants d'inconscience. D'ailleurs je ne venais pas pour l'écouter. Je me mettais en communication avec elle en lui tapotant le crâne. Un coup signifiait oui, deux non, trois je ne sais pas, quatre argent, cinq adieu. J'avais eu du mal à dresser à ce code son entendement ruiné et délirant, mais j'y étais arrivé. Qu'elle confondît oui, non, je ne sais pas et adieu, cela m'était indifférent, je les confondais moi-même. Mais qu'elle associât les quatre coups avec autre chose qu'avec l'argent, voilà ce à quoi il fallait obvier à tout prix. Pendant la période de dressage donc, en même temps que je lui frappais les quatre coups sur le crâne, je lui fourrais un billet de banque sous le nez ou dans la bouche. Petit naïf que j'étais ! Car elle semblait avoir perdu, sinon la notion de la mensuration absolument, tout au moins la faculté de compter au-delà de deux. Il y avait trop loin pour

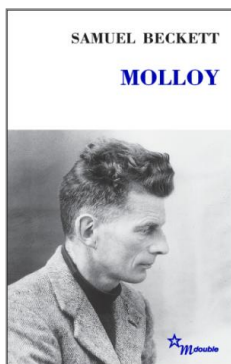
elle, comprenez-vous, de un à quatre. Arrivée au quatrième coup elle se croyait seulement au deuxième, les deux premiers s'étant effacés de sa mémoire aussi complètement que s'ils n'avaient jamais été ressentis, quoique je ne voie pas très bien comment une chose jamais ressentie peut s'effacer de la mémoire, et cependant cela arrive couramment. Elle devait croire que je lui disais tout le temps non, alors que rien n'était plus loin de mes intentions. Éclairé par ces raisonnements je cherchai, et finis par trouver, un moyen plus efficace pour insérer dans son esprit l'idée d'argent. Il consistait à substituer aux quatre coups de mon index un ou plusieurs (selon mes besoins) coups de poing, sur son crâne. Ça, elle le comprenait. D'ailleurs je ne venais pas pour l'argent. Je lui en prenais, mais je ne venais pas pour cela. Je ne lui en veux pas trop, à ma mère. Je sais qu'elle fit tout pour ne pas m'avoir, sauf évidemment le principal, et si elle ne réussit jamais à me décrocher, c'est que le destin me réservait à une autre fosse que celle d'aisance. Mais l'intention était bonne et cela me suffit. Non, cela ne me suffit pas, mais je lui en tiens compte, à ma mère, des efforts qu'elle fit pour moi. Et je lui pardonne de m'avoir un peu secoué dans les premiers mois et d'avoir gâté la seule période à peu près potable de mon énorme histoire. Et je lui tiens compte également de ne pas avoir recommencé, instruite par mon exemple, ou de s'être arrêtée à temps. Et si je dois chercher un jour un sens à ma vie, on ne sait jamais, c'est de ce côté-là que je gratterai d'abord, du côté de cette pauvre putain unipare et de moi dernier de mon engeance, je me demande laquelle. J'ajoute, avant d'en venir aux faits, car on dirait vraiment des faits, de ce distant après-midi d'été, qu'avec cette vieille femme sourde, aveugle, impotente et folle, qui

m'appelait Dan et que j'appelais Mag, et avec elle seule, je – non, je ne peux pas le dire. C'est-à-dire que je pourrais le dire mais je ne le dirai pas, oui, il me serait facile de le dire, car ce ne serait pas vrai. Que voyais-je d'elle ? Une tête toujours, quelquefois les mains, rarement les bras. Une tête toujours. Voilée de poils, de rides, de saleté, de bave. Une tête qui obscurcissait l'air. Non pas qu'il importe de voir, mais c'est un petit commencement. C'est moi qui prenais la clef sous l'oreiller, qui prenais l'argent dans le tiroir, qui remettais la clef sous l'oreiller. Mais je ne venais pas pour l'argent. Je crois qu'il y avait une femme qui venait chaque semaine. Une fois j'y posai mes lèvres, vaguement, précipitamment, sur cette petite poire grisâtre et ratatinée. Pouah. Cela lui fit-il plaisir ? Je ne sais pas. Son caquetage s'arrêta un instant, puis reprit. Elle dut se demander ce qui lui arrivait. Elle se dit peut-être pouah. Je sentis une odeur terrible. Cela devait venir des intestins. Parfum d'antiquité. Oh je ne la critique pas, moi non plus je ne fleure pas l'Arabie. Décrierai-je la chambre ? Non. J'en aurai l'occasion peut-être plus tard. Quand j'y chercherai asile, à bout d'expédients, toute honte bue, la queue dans le rectum, qui sait. Bon. Maintenant qu'on sait où l'on va, allons-y. Il est si bon de savoir où l'on va, dans les premiers temps. Ça vous enlève presque l'envie d'y aller. J'étais distrait, moi qui le suis si peu, car de quoi le serais-je, et quant à mes mouvements encore plus incertain qu'à l'ordinaire. La nuit avait dû me fatiguer, enfin m'affaiblir, et le soleil, se hissant de plus en plus à l'est, m'avait empoisonné, pendant que je dormais. Entre lui et moi, avant de fermer les yeux, j'aurais dû mettre la masse du rocher. Je confonds est et ouest, les pôles aussi, je les intervertis volontiers. Je n'étais pas dans mon assiette. Elle est

profonde, mon assiette, une assiette à soupe, et il est rare que je n'y sois pas. C'est pourquoi je le signale. Je fis néanmoins quelques milles sans accroc et arrivai ainsi sous les remparts. Là je descendis de selle, conformément au règlement. Oui, pour entrer dans la ville et pour en sortir la police exige que les cyclistes descendent de selle, que les automobiles se mettent en première vitesse, que les hippomobiles n'avancent qu'au pas. La raison de cette ordonnance est je crois la suivante, que les voies d'accès, et bien entendu de sortie, de cette ville sont étroites et obscurcies par d'immenses voûtes, sans exception. C'est une bonne règle et j'y obtempère avec soin, malgré le mal que j'ai à avancer en me servant de mes béquilles et en poussant ma bicyclette en même temps. Je m'arrangeais. Il fallait y penser. Ainsi nous franchîmes cette passe difficile, ma bicyclette et moi, en même temps. Mais un peu plus loin je m'entendis interpeller. Je levai la tête et vis un agent de police. C'est là une façon elliptique de parler, car ce ne fut que plus tard, par voie d'induction, ou de déduction, je ne sais plus, que je sus ce que c'était. Que faites-vous là ? dit-il. J'ai l'habitude de cette question, je la compris aussitôt. Je me repose, dis-je. Vous vous reposez, dit-il. Je me repose, dis-je. Voulez-vous répondre à ma question ? s'écria-t-il. Voilà ce qui m'arrive régulièrement quand je suis acculé à la confabulation, je crois sincèrement avoir répondu aux questions qu'on me pose et en réalité il n'en est rien. Je ne rétablirai pas cette conversation dans tous ses méandres. Je finis par comprendre que ma façon de me reposer, mon attitude pendant le repos, à califourchon sur ma bicyclette, les bras sur le guidon, la tête sur les bras, attendait à je ne sais plus quoi, à l'ordre, à la pudeur. J'indiquai modestement mes béquilles et hasardai quelques bruits sur mon

infirmité, qui m'obligeait à me reposer comme je le pouvais, plutôt que comme je le devais. Je crus comprendre alors qu'il n'y avait pas deux lois, l'une pour les bien portants et l'autre pour les invalides, mais une seule, à laquelle devaient se plier riches et pauvres, jeunes et vieux, heureux et tristes. C'était un beau parleur. Je fis remarquer que je n'étais pas triste. Qu'est-ce que j'avais dit là ! Vos papiers, dit-il, je le sus un instant plus tard. Mais non, dis-je, mais non. Vos papiers ! s'écria-t-il. Ah mes papiers. Or les seuls papiers que je porte sur moi, c'est un peu de papier journal, pour m'essuyer, vous comprenez, quand je vais à la garde-robe. Oh je ne dis pas que je m'essuie chaque fois que je vais à la garde-robe, non, mais j'aime être en mesure de le faire, le cas échéant. Cela est naturel, il me semble. Affolé je sortis ce papier de ma poche et le lui mis sous le nez. Le temps était au beau. Nous prîmes par des petites rues ensoleillées, peu passantes, moi sautillant entre mes béquilles, lui poussant délicatement ma bicyclette, de sa main gantée de blanc. Je ne – je ne me sentais pas malheureux. Je m'arrêtai un instant, je pris cela sur moi, levai la main et touchai le dôme de mon chapeau. Il était brûlant. Je sentais se retourner sur notre passage des visages gais et calmes, visages d'hommes, de femmes, d'enfants. Il me sembla entendre, à un moment donné, une musique lointaine. Je m'arrêtai, pour mieux l'écouter. Avancez, dit-il. Écoutez, dis-je. Avancez, dit-il. On ne me permettait pas d'écouter de la musique. Cela aurait pu provoquer un attroupement. Il me donna une bourrade dans le dos. On m'avait touché, oh pas la peau, mais quand même, ma peau l'avait senti, ce dur poing d'homme, à travers ses couvertures. Tout en avançant de mon pas le meilleur je me donnais à cet instant doré, comme si j'avais été un autre.

Dépôt légal : juin 2011



Cette édition électronique du livre
Molloy de Samuel Beckett
a été réalisée le 24 septembre 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707306289).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
En couverture : Samuel Beckett en 1950
© Les Éditions de Minuit.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707325518